



ISSN 1766-3059

ISSN en ligne 2260-7846

Préface Le GERFLINT garant et symbole du français comme langue internationale

Jacques Cortès

Fondateur et Président du GERFLINT, France

C'est pour moi un grand bonheur de préfacier ce numéro 10 de la revue *Synergies France*. Quatre années, en effet, se sont écoulées depuis le précédent, mais le passage au désert - haut lieu de méditation et de ressourcement - est une étape souvent nécessaire pour la sauvegarde de cet essentiel concept de sérénité qu'est l'éternel retour du même. Sans obligatoirement faire appel à Héraclite ou à Nietzsche, disons que la lutte dans le présent - seul temps qui importe vraiment - c'est d'accepter de se battre non pas pour l'achèvement et la perfection, mais pour la vie, pour l'affrontement, pour la valeur de l'existence. Sans doute y a-t-il une part un peu vaine de stoïcisme dans un tel scénario mais, comme le dit le poète : « Le vent se lève, il faut tenter de vivre¹ », ou comme nous y invite le philosophe : « il faut tâcher de vivre de telle sorte que l'on puisse souhaiter que chaque instant se reproduise éternellement² ».

La langue française connaît actuellement des moments embarrassants mais il ne faut pas baisser les bras, même et surtout si ceux qui vous y engagent, se présentent comme ces pythonisses inspirées par des visions calamiteuses du monde, au récit desquelles on risque de se sentir perpétuellement inactuel, illégitime et même parfaitement ringard. Il est vrai que nous vivons une grande époque dite de « globalisation » qui se veut correctrice de tous les défauts qui, au cours des deux millénaires qui précèdent, sont devenus nos traits culturels les plus innombrables et indélébiles, au point que l'identité nationale, dès lors qu'elle tenterait de les ignorer ou même de les minimiser, sombrerait dans la schizothymie, donc dans des réactions inadéquates aux situations réelles vécues, doublées d'une forte tendance idéaliste à sanctifier de dogmatiques postures autocritiques sur fondement moins scientifique et rationnel que politique, religieux et passablement chimérique. Accepter le retour du même et s'en réjouir, c'est finalement réfuter par anticipation tout esprit de revanche et choisir de se prévaloir de ce que, foncièrement, vitalement, décidément on est, sans contrefaçon, plagiat ni caricature.

Depuis la fin des années 60 du siècle dernier, donc depuis près d'un demi-siècle, nous voyons hélas se développer une mystique de rejet du français fondée sur des

causes dont nous ne retiendrons ici que la principale, à savoir le retour en force du mythe de Babel soutenu par l'idée que, dans le monde tel qu'il va aujourd'hui, tout serait tellement plus simple et enfin gérable à moindre coût, si les 7 à 8 milliards d'êtres qui constituent le reliquat encore vivant de notre espèce acceptaient enfin de ne pratiquer qu'un seul idiome, l'anglais, du moins pour tout ce qui touche au très aristocratique « véhiculaire », donc à la connaissance. Pour le reste, c'est-à-dire pour l'ensemble infini des relations plébéiennes comme les courses au supermarché, la pétanque, les scènes de ménage, les soirées festives et la veillée des chaumières, le « vernaculaire » conserverait très honorablement sa place subsidiaire.

Cette idée n'est évidemment pas tombée dans des oreilles de sourds puisqu'à la queue leu leu, les Ministres (notamment de l'Éducation) de la planète, dans un grand empressement révolutionnaire, ont entamé dès le début des années 70, des réformes énergiques aboutissant à faire admettre peu à peu, par tout un chacun, que l'anglo-américain est d'évidence la seule langue étrangère digne d'être enseignée dans le primaire et le secondaire, les autres idiomes n'apparaissant, quel que soit leur rang dans le classement gravitationnel de Louis Jean Calvet³, qu'au niveau universitaire. La situation reste encore assez confuse, mais le résultat, c'est que l'anglais apparaît partout, même au niveau « artistique » (cf. le grand concours de l'Eurovision où les Polonais, les Belges, les Suédois et les Portugais etc. ne savent plus chanter que dans la langue de Shakespeare). Mais n'insistons pas : un tel constat n'est que le résultat d'une politique linguistique mondiale de fléchissement trouvant l'une de ses principales justifications majeures dans les économies réalisées. Un lycée où l'on n'enseigne que l'anglais, c'est tout de même bien moins onéreux qu'un établissement plurilingue. Si, en prime, tout ministre réformiste se voit salué comme un héroïque champion de la modernité, il n'y a plus qu'à ouvrir le ban : le voici propulsé dans le « sens de l'Histoire » avec toute la considération qu'implique cet acte tout à la fois courageux et - ce qui ne gâche rien - lucratif, pour diminuer la dette publique.

La conséquence immédiate, dès lors que l'anglais est ainsi transmuté en *lingua franca*, c'est que des revendications identitaires émanent désormais, et avec de plus en plus de virulence, des partisans des langues régionales et minoritaires de France (au nombre de 75) qui, dans le cadre d'une théorisation politique se voulant d'inspiration humaniste et démocratique désormais bien connue sous le nom de **plurilinguisme**, envisagent de profondes réformes. On revendique, en effet, l'anglais à cor et à cris, mais, dans le même mouvement, on en profite pour relancer la vieille question des langues régionales et minoritaires dont la réhabilitation tardive entraîne une véritable radicalisation des champions du changement

souhaitant non seulement la ratification de la charte européenne des langues régionales et minoritaires mais aussi le traitement de la langue française elle-même comme une langue du même type.

Bien entendu, nul individu français, de souche récente ou ancienne, ne peut s'élever contre la revendication parfaitement légitime des ressortissants hexagonaux ou ultramarins de souhaiter défendre leur patrimoine linguistique et culturel local qui fait du reste partie des richesses de la France entendue dans son extension planétaire. Des mesures sont donc à prendre pour arrêter l'extinction de ces langues auxquelles peuvent être rattachées des œuvres littéraires, poétiques, musicales, architecturales... méritant d'être reconnues et cultivées honorablement. De là à dire que ces langues doivent carrément se substituer à la langue nationale française pour faciliter l'éducation intellectuelle, civique, morale et artistique des enfants, il y a un pas à ne pas franchir sous peine de tomber dans un ridicule qui, en l'occurrence, ne peut que tuer. La question, du reste, n'est pas nouvelle. On a déjà dit, avec talent - je pense notamment, parmi une foule de références, aux remarquables ouvrages sur la question de Marina Yaguello écrivant, il y a une trentaine d'années : *Aucune langue n'est plus belle, ni plus logique, ni plus souple, ni plus facile, ni plus harmonieuse, ni plus efficace dans la communication qu'une autre. La vitalité d'une langue est le reflet fidèle de la vitalité des peuples qui la parlent.* Et elle ajoutait déjà : *naturellement, cette vitalité a pris souvent, au cours de l'histoire, la forme du colonialisme et de l'impérialisme - économique, politique et culturel. Aucun peuple n'est mieux placé pour le comprendre que le peuple français, dont l'unité nationale et linguistique s'est faite au prix de la mort ou du recul des langues aujourd'hui qualifiées de régionales.* Et elle complète par un avertissement de grand poids : *Il faut s'en convaincre : le chauvinisme, la glorification de la langue française ne seront d'aucun secours pour le « combat » pour la francophonie* ⁴. Dire que la langue française est belle ne suffit évidemment pas pour qu'elle soit *de facto* utile sur le marché du travail. Le sentimentalisme fait partie du capital de sympathie et même d'amour que suscite notre langue, mais sans le dynamisme de la France dans tous les domaines économique, scientifique, technique, artistique, littéraire, poétique... cet aspect esthétique serait de peu de poids. Comme le dit encore Marina Yaguello : un bon logiciel conçu en français vaut mieux que tous les discours sur la beauté et la clarté du français ⁵.

Cela étant dit, il serait trop simple d'en tirer déjà des conséquences définitives. Même si la beauté de la langue française n'est qu'illusoire - ce qui n'est probablement pas le cas en dépit de toutes les démonstrations qui s'efforcent de nous en convaincre - même si elle est réputée être la plus difficile du monde⁶ alors que l'anglais serait d'une transparente clarté ; et même si, comble de disgrâce, elle a la

délicate mais regrettable réputation d'être féminine, il n'empêche que le renversement de tous ces arguments ne pose pas de problèmes insolubles. La beauté est affaire de goût et les amoureux du français sont tellement nombreux qu'on peut oublier cette rodomontade de fier-à-bras. Que notre langue soit féminine est un atout charme qui la met en bons termes avec la moitié de la démographie planétaire. Quant à la transparente facilité de l'anglais, quelle plaisanterie ! Si les journalistes sportifs n'avaient pas Nelson Montfort⁷ pour interviewer les athlètes étrangers, nous manquerions sérieusement d'informations. Le français recule peut-être, mais nullement en raison de tels arguments. Dans les moments difficiles de l'Histoire, on ne le sait que trop, la tendance naturelle est à la prudence et au repli sage. On est vaincu ? Signons un armistice, faisons preuve d'ouverture d'esprit, abandonnons la partie, soumettons-nous à la loi du vainqueur, fuyons ! Attitude défaitiste prétendument raisonnable... Seulement voilà, la raison n'est jamais l'inspiratrice stratégique d'une armée en déroute, et fort heureusement, la résistance est aussi une vertu de noble insoumission dont les dangers peuvent être affrontés avec clairvoyance et ce qu'il faut de hardiesse et d'intrépidité.

Puisque nous sommes en ce moment sur le territoire éditorial du Gerflint, peut-être pouvons-nous nous risquer à évoquer - si modestement que ce soit - son action internationale en faveur de la langue française. Plus d'une trentaine de nos revues parlent, en français, de la France et de la langue française dans le monde. Ces revues sont toutes (contrairement à certains cancans confraternels) remarquablement indexées. Je reproduis ici un passage de notre site : *L'originalité de la Base du GERFLINT ne réside pas seulement dans sa couverture géographique mondiale et son niveau maximal d'accessibilité : elle fait partie du nombre réduit de bases bibliographiques internationales en ligne essentiellement francophones. Elle est indexée et suivie par diverses institutions en France et dans le monde dont les Signets de la Bibliothèque Nationale de France et sa politique est définie sur SHERPA-RoMEO* ⁸. A ceux que taraude encore le doute, il leur suffit de consulter n'importe quel numéro d'une de nos revues, de se reporter à la page 3, et ils trouveront, sous le titre général *Programme mondial de diffusion scientifique francophone en réseau*, les principales indexations et référencementsmondiaux et hexagonaux de la revue en question, et l'ensemble des disciplines couvertes par cette dernière⁹. Est-ce que cette vérification suffira à convaincre un collègue dubitatif de son erreur ? J'avoue que j'en doute car, comme le dit l'aphorisme : il n'y a pas plus sourd, ni plus aveugle que celui qui ne veut pas comprendre.

Cette grande ouverture sur la planète entière a engendré des résultats extrêmement démonstratifs de l'intérêt toujours considérable des intellectuels du monde entier pour la langue française. A titre indicatif, je constate, par exemple, qu'à

la date du 19 mai 2016, 321 377 (trois cent vingt et un mille trois-cent-soixante-dix-sept) visiteurs ont travaillé sur notre site. Un tel exemple donne la certitude que les chances du français restent considérables dans le monde entier et qu'il faut donc prendre ce problème avec la volonté inébranlable de se battre non pas pour substituer servilement l'anglais au français dans l'ensemble de nos systèmes d'éducation, de réflexion et de production, mais pour renouveler un dynamisme qui, dans de nombreux domaines, continue de faire l'admiration de tous nos contemporains. Rappelons à cet égard que la revue *Synergies France* s'adresse en priorité aux chercheurs et doctorants de toutes nationalités inscrits en France ou exerçant leurs activités professionnelles et de recherche en France, ces auteurs ayant alors tout le loisir de collaborer ensuite à la revue *Synergies du Gerflint* de leur pays d'origine une fois achevée leur période d'études ou de recherches réalisées en France, si c'est le cas.

Bien entendu, il faut favoriser l'apprentissage de la langue anglaise - quel esprit demeuré pourrait-il dire le contraire ? - mais cela est tout à fait faisable sans nuire au statut primordial en France de la langue française aussi bien à l'écrit qu'à l'oral. Former d'authentiques spécialistes du *Queen's English* et même de simples baragouineurs (chacun a le droit d'exister) d'un anglais approximatif, est une nécessité à ne pas contester stupidement car il faut savoir, sans angoisse, se maintenir à la hauteur des besoins épisodiques toujours éphémères et périssables que nous infligent les hasards cycliques de la fortune. Cela dit, le challenge majeur est d'améliorer, en France hexagonale et ultramarine (et si possible ailleurs dans le monde), une connaissance parfaite ou raisonnable de notre langue. L'anglais, pourquoi pas ? Mais le français doit rester notre héritage sacré, notre capital de pensée et d'action, donc notre fortune, notre Histoire et notre destin. Patriotisme ? Oui, indiscutablement. Rien de déraisonnable, d'absurde ou de burlesque en cela. Ce qui est grotesque et dérisoire, ce n'est pas de se battre mais d'oublier de défendre ce que l'on est. Il faut, encore et toujours, travailler, comme nos magnifiques ancêtres de la Pléiade, à la défense et illustration de la langue française qui n'est pas dans un état de déchéance telle qu'on puisse déjà la mettre à l'encan. Certains le pensent pourtant et s'appêtent hardiment, au nom du **plurilinguisme**, à déconstruire une œuvre millénaire sous prétexte de modernisme. La défense des langues minoritaires et régionales est certainement une question à reconsidérer sérieusement, mais sans en faire l'occasion de futiles conflits et de négations insensées. La langue française mérite mieux que la médiocrité actuelle de ses détracteurs.

Ce qui me plaît beaucoup dans ce numéro 10 de la revue *Synergies France*, c'est qu'il y est question, intégralement, de réflexions très pertinentes sur des techniques

variées d'apprentissage de la langue française, mais sans exclusive aucune puisque l'un des auteurs pose même, avec clarté, la nécessité d'apprendre l'anglais en France. C'est cela que j'appelle l'ouverture d'esprit. Il n'est pas question, encore et encore, de déterrer la hache de guerre entre les deux langues mais de se doter des moyens d'améliorer les relations entre les deux peuples sachant, comme le dit Todorov, « que les jugements que portent les nations les unes sur les autres nous informent sur ceux qui parlent, non sur ceux dont on parle ».

Mais ce numéro envisage une collection de questions capitales pour bien enseigner la langue française. Trois orientations majeures se dégagent : d'abord celle qui a trait au travail pédagogique en classe (groupes de compétence, rôle de la langue maternelle, rôle du corps dans l'enseignement, gestion du temps) ; ensuite celle qui s'intéresse à la profession (métier de formateur, approche interculturelle, évaluation formative) ; enfin celle qui parle de ces questions éminemment délicates que sont la variation, l'identité du public, l'information et le statut de la théorie. Comme on le voit, c'est presque une Somme, donc une amorce de synthèse d'idées qui nous est ici présentée dans ce numéro de reprise, et je voudrais, en toute simplicité exprimer à Marie-Christine Fougerouse¹⁰ qui a pris la responsabilité de le coordonner, combien j'apprécie la qualité de son travail. Je forme donc des vœux pour que le numéro 11 et les suivants confirment les espoirs que suscite déjà celui-ci.

Il n'est certes pas facile d'enseigner une langue, qu'elle soit étrangère, seconde ou maternelle, et l'on peut comprendre, sinon pardonner, la précipitation avec laquelle, tant dans les hautes sphères de l'Education confrontées à des nécessités de réformes visant à restaurer un système réputé en difficulté, qu'au niveau des chercheurs de base préoccupés - comme on le devine aisément - par des problèmes personnels où interviennent massivement des considérations naturelles de carrière et de notoriété, on envisage compulsivement de se lancer dans des aventures révolutionnaires jugées créatives, innovatrices et prometteuses. Œdipe et l'assassinat du père sont un peu en toile de fond, mais aussi, de façon plus poétique et enthousiasmante, le voyage de Baudelaire :

Nous nous embarquerons sur la mer des Ténèbres
Avec le cœur joyeux d'un jeune passager

.....

Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe
Au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau

Et c'est sans doute pourquoi j'apprécie à sa juste valeur l'ensemble des articles rassemblés ici par Marie-Christine Fougerouse. En plus du constat - que le lecteur fera facilement - que les situations les plus variées concernant l'enseignement/apprentissage du français sont ici choisies et traitées avec finesse et minutie, l'impression globale que l'on ressent à la lecture de cet ensemble d'essais originaux, est qu'il est indiscutablement possible, sans donner dans la stupide *tabula rasa* à laquelle nous sommes de plus en plus impérieusement conviés, de maintenir à sa juste place mondiale la langue française, la servir et la cultiver comme lien important et fédérateur entre des centaines de millions de locuteurs.

Écrire en français, s'exprimer en français, contrairement aux affirmations de Bernard Kouchner¹¹, ou pire, de Christie Davis¹², Professeur émérite de l'Université de Reading, ce n'est être ni ringard, ni ennemi de la construction de l'Europe mais simplement rester fidèles à ce que nous sommes. Et cette fidélité n'implique aucune injustice à l'égard de l'anglais que nous souhaitons connaître et pratiquer correctement, et à l'égard des langues régionales et minoritaires que, sans déconstruire l'unité de la République, nous devons naturellement et donc simplement réhabiliter.

Transformer les croyances et les pratiques actuelles ne doit pas consister à jeter notre héritage à la déchetterie. Paradoxalement, le conservatisme n'est pas dans le respect de valeurs établies durablement, mais dans l'adoption de stéréotypes à la mode qui ne font que multiplier les difficultés d'apprentissage, les clivages sociaux et les raisons que peut avoir un apprenant de ne plus rien comprendre à ce qu'on n'est même plus en mesure de lui enseigner correctement. Une langue - n'importe laquelle - est un immense capital de ce que Morgan Sportès appelle « le souverain Poncif¹³ ». Voici quelques exemples comiques de ces lieux communs pullulant dans le français le plus quotidien, que l'on utilise sans même y penser, mais qui sont souvent imperméables à la compréhension de l'étranger le plus bienveillant : « *Dans cette période crépusculaire où tous les chats sont gris, une chatte ne reconnaîtrait pas ses petits. (.) Aussi est-il plus que jamais temps d'essayer d'y voir clair, en commençant bien entendu par ouvrir les yeux, qu'il serait avisé de remettre en face des trous. Trop d'entre nous en effet marchent à côté de leurs pompes, s'égarant dans le labyrinthe sans issue d'un cercle vicieux où ils tentent d'éclairer leurs lanternes avec les vessies qu'on leur fait prendre pour des canards sauvages* ». (et il y en a 160 pages du même tonneau).

On comprend dès lors - revenons à notre numéro - pourquoi Lydie Giroux s'interroge sur la place et le rôle de la langue maternelle des apprenants en cours de langue étrangère. On comprend aussi pourquoi Hugues Sheeren évoque la position inconfortable des professeurs de FLE natifs non français, pourquoi Dao

Mercier étudie le métier de formateur en français langue seconde en Suisse ; et bien entendu pourquoi Marie-Christine Fougerouse se consacre à l'approche inter-culturelle dans l'E/A du FLE, etc.

Enfin enseigner une langue exige, comme le veut Jean Chrysostome , que l'on exorcise enfin le démon de la théorie, exige aussi, comme le dit avec talent Fanny Auzéau, que l'on donne au corps, cet allié « souvent oublié », la place qui lui revient dans la classe, ne serait-ce que pour en finir avec une pédagogie traditionnelle léthargique de la répétition.

L'apprenant découvrira avec d'autant plus de plaisir l'objet qu'on lui présente s'il a lui-même la possibilité d'agir sur ce dernier pour le transformer et « pour saisir les mécanismes de cette transformation avec les actions transformatrices elles-mêmes ». En bref, la connaissance doit dériver de l'action et l'action elle-même ne peut avoir de sens que dans un mouvement créatif dans lequel la poésie (humour, émotion, désir de participation et d'autonomie) sera enfin placée au cœur du débat.

Mais c'est là un immense territoire dont je suis sûr que la revue *Synergies France* et ses consœurs internationales feront de plus en plus finement l'étude.

Notes

1. C'est l'un des derniers vers du célèbre « Cimetière marin » de Paul Valéry.
2. Friedrich Nietzsche, *Le gai savoir*.
3. Modèle de classification des langues proposé par Louis-Jean Calvet.
4. Bien que publiés respectivement en 1981 et 1988, les deux ouvrages de Marina Yaguello : *Alice au pays du langage -pour comprendre la linguistique - (Seuil)* et *le Catalogue des idées reçues sur la langue* (Point Virgule) sont toujours fort agréables à relire et d'une grande utilité pour remettre les grands problèmes à leur juste place.
5. Ibid.
6. On reconnaît là l'affirmation péremptoire (sans doute un peu injuste toutefois) de mon Maître André Martinet.
7. Nelson Montfort est un excellent interviewer en anglais des grands sportifs présentés par la télévision française. On a parfois l'impression que, sans lui, ses collègues français seraient en grande difficulté.
8. Se reporter sur le site et sur la *Base du Gerflint* en accès libre et gratuit.
9. A titre d'exemple, voici : les indexations et référencements de la revue *Synergies Monde méditerranéen* n°5 qui vient de paraître : DOAJ, EBSCOhost (Communication source), Ent'revues, Héloïse, MIAR, Mir@bel, ROAD, SHERPA-RoMEO, Ulrich's, *Fondation Maison des Sciences de l'Homme de Paris* (Pôle de soutien à la recherche). Par ailleurs, la revue est répertoriée par l'ABES (Agence Bibliographique de l'Enseignement Supérieur, Catalogue SUDOC) ; Voici également les disciplines couvertes par la revue : *Ensemble des Sciences Humaines et Sociales, Culture et Communication internationales, Sciences du langage, littératures francophones et didactique des langues-cultures, Ethique et théorie de la complexité*.
10. Maître de Conférences à l'Université de Saint-Etienne

11. Bernard Kouchner, *Deux ou trois choses que je sais de nous*, Robert Laffont, 2006. Dans cet ouvrage, B.K écrit ceci, à propos de la langue française : *Après tout, même riche d'incomparables potentiels, la langue française n'est pas indispensable : le monde a bien vécu avant elle. Si elle devait céder la place, ce serait précisément à des langues mieux adaptées aux besoins réels immédiats de ceux qui la délaisseraient.*
12. Christie Davis a écrit ceci : La prééminence du français est une anomalie disgracieuse honteuse. Nous devons travailler à supprimer cette langue aristocratique et obsolète, sinon nous ne parviendrons pas au rêve de créer les États-Unis d'Europe.
13. Morgan Sportès : *Le souverain Poncif Satire*, Balland, 1986, p.13.